

L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE ET ILLUSTRÉ

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

12, Rue de la Barre, 12

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

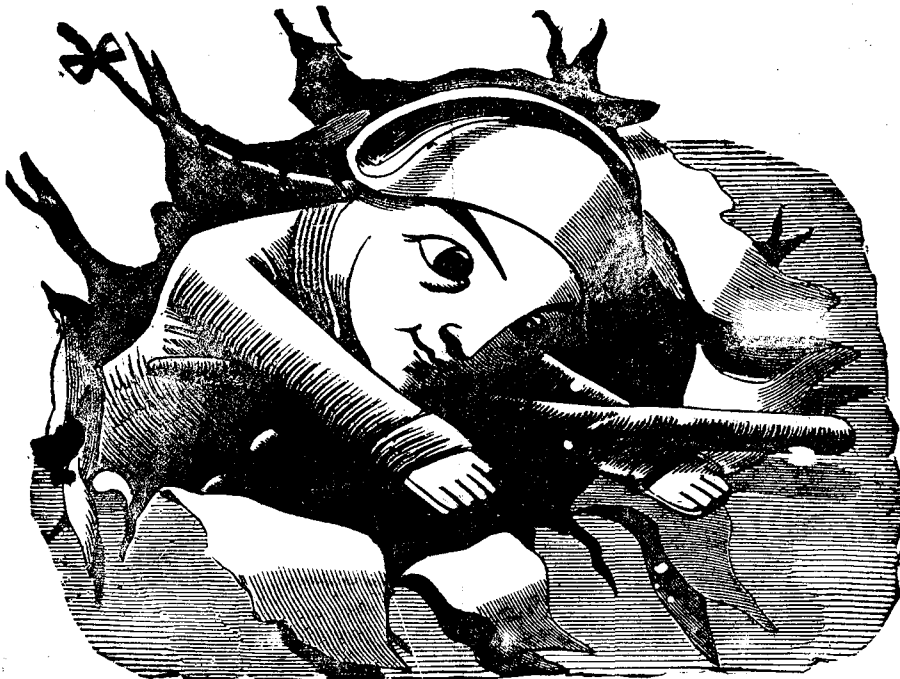
et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



DIRECTION

2, Rue du Palais-de-Justice, 2

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.

Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Le nouveau Ministère



■ GUIGNOL. — J'espère que c'tte fois ce sera pour de bon, que le nouveau menistère ne se laissera plus embobiner et qu'écrabouillera les pillandres que voudront l'embourber.

Laissons passer le char!!



Z'enfants, c'est pas pour bajafler de blagues que vot' mami Guignol ne met aujourd'hui la patte à la plume de journaliste. D'après ça que je vous y peux n'assurer sans, vertigalerie, s'agit de choses que sont n'insérieuses.

On rencontre tout les matins partout, et dans l'après-midi place de la Comédie, de braves gens qui savent ni quoi dire, ni quoi penser à propos des ceusses qui ne viennent de monter dessus le char du gouvernement que ne faut pas confondre avec la boutique bonaparteuse des tramways.

Une fois ne y avait un mossieu que s'appelait de Vol-à-Terre que n'avait tant d'esprit que que pour en avoir un peu plus que lui, fallait que tout le monde s'y mette. C'était, vous y reconnaîtrez ben, tout ce que gn'avait de plus flatteur pour le jeune Arouet devenu vieux, Mais, vous y savez bien on a beau dire, il gn'a guère de bon cheveu que ne bronche, et M. de Vole-à-terre, sans être ni cheveu, ni bête, y n'a bronché.

Dans n'une targédie ousqu'y n'avait fait donner de coups de... j'allais dire couteaux, ç'aurait pas été nobe, de coups de poignards, voilà le vrai mot, y n'avait écrit :

.....Arrête, lâche ! Arrête.

Au moment que l'acteur se met à brailler tant que pouvait, ça que M. de Vole-à-terre y n'avait écrit, gn'a eu dans le parterre un farceur de ceusses qui réunis avaient pus d'estoc que l'acteur, que s'a mis à gueuler : oh, oui ! arrêtez la charrette !

Mes bons vieux gones, y n'en a pas fallu davantage pour que la tragédie ne soye coulée à fond.

Eh ben, disez pas ça, les t'amis, en voyant passer le char... ou la charrette de l'Etat, dans laquelle je vois n'embarquer de zigs que sont de vrais républicains. Surtout n'y mettez de trop grosses pierres au-dessus de son chemin pour ne l'empêcher de marcher droit, et le forcer à n'aller par de chemins de traverse que le gêneraient bigrement pour n'être les vrais serveurs du pays et de la République.

J'y sais bien que gn'a ben de gens qui disent : c'est pas de sorcialistes du bon coin. Sans vous y faire de peine, je vodrais ben savoir ousqu'y sont les gones que n'ont la prétention de n'être des merdecins politiques, que n'ont z'a leur service la panachée que doit guérir toutes

les maladies de l'humanité. Ça serait ben trop beau ; aussi, croyez-moi, faut pas trop n'y compter.

Tous les gones que sont sus le char ou sus la charrette, comme vous voudrez, c'est de gones que n'ont fait leurs prouvaions de dévouement n'à la République, et leur chef, c'est le particuyer que n'a fait flanquer dihors tous les Jésuites. Vous comprenez ben que ça vaut un bon et gros bon point.

Du depis qu'y n'a fait cela, faut pas vous monter le bourrichon ; les jésuites et toute la sale clique congrégaleuse y n'ont profité de ce que gn'avait M. Frais-si-laid et après lui, de z'outes au menistère, pour rentrer dans leurs sales écoles et capucinières, mais c'est pas la faute à messieu Jules Ferry. Bien à l'incontraire.

Ça que fait gueuler les journalistes de l'Eglise, des couvents et du trône, ce n'est justement la venette qu'y n'ont de voir que l'on va soigner l'exécution en grand et dans le goût soigné des décrets que les ont fait tant hurler.

Savez-vous, z'enfants, ça que na fait que me faire plaisir et qui me tait gasser les boyes, c'est que dans le tas de ceusses que sont sur le chariot de l'Etat, je n'entraperçois le général que n'a renvoyé à leurs petites affaires les messieurs de la famille des orléaneux.

Y n'a tenu tati, le gone, y n'a pas le miel aux agnolets. Tout ce que je demande, c'est qu'y continue son commerce, et qu'y ne fasse pas grâce à un tas de royalisses, que font du potin dans certaines garnisons.

Tenez, mamis, moi que vous parle, je n'en connais que se gènt pas pour dire ben pus que pendaison de la République, mais y sont tout juste comme les curés, y gueulent contre la République, seurement y touche son argent à la fin de chaque mois.

Que tous ces mirliflors de l'épaulette soient braves, j'y crois : y sont Français ; mais qu'y n'ayent le sentiment de ce qu'ils appellent leur dignité, c'est aute chose.

Z'enfants, laissez passer le chariot de l'Etat ; jetez rien sous les roues, la clique réactionnaire et jésuitique s'en chargera assez pour vous.

JEAN GUIGNOL.

Ici, l'on pend

Un fait assez bizarre et qui mérite que l'on y fasse quelque peu attention, c'est la trop grande libéralité avec laquelle le peuple, qui se prétend le plus libéral de ce pauvre bas monde, se livre à la pendaison, je ne dirai pas comme distraction ; mais, ce qui est absolument vrai, comme moyen de gouverner.

John Bull, autrement dit le peuple anglais se livre en ce

GNAFRON. — Allons, Madelon, viens un peu par ici, que diable, il ne faut pas se laisser fondre comme ça.

MADELON, pleurant. — Oui, parbleu, vous êtes encore comme les autres, vous, tenez, tous vos républicains sont des gueux.

GNAFRON. — C'est-il qu'elle perd la boule ? Ah, mais, dis-donc, faudrait faire attention à ce que tu dis.

GUIGNOL. — Voilà ! Depuis deux jours c'est la romance que l'on me chante.

GNAFRON. — Mais, pourquoi ?

GUIGNOL. — Madame arrose le taudis de ses pleurs, parce que les princes d'Orléans ne sont plus dans les régiments des soldats.

GNAFRON. — Qu'est-ce que tu me chantes là, imbécile ?

GUIGNOL. — La vérité, parbleu ! la vraie vérité.

GNAFRON. — Voyons, Madelon, ce n'est pas possible. Qu'est-ce que ça peut te faire que ces messieurs rentrent chez eux ?

MADELON. — Et que vont-ils devenir maintenant qu'ils n'ont plus de place, hi, hi, hi.

GNAFRON. — Sois donc tranquille, t'occupes pas de ça ; ils se tireront toujours d'affaire.

MADELON. — Et avec quoi, vivront-ils ?

GUIGNOL. — Avec du pain, de la viande, des primeurs et du vin qui vaut bien celui de Brindas, je t'en fiche mon billet.

GNAFRON. — Quant à ça, n'aie pas peur, ils ne prendront pas leur pain à l'ouche.

moment au genre d'exercice en question, dans les plus larges proportions.

En Irlande, il ne demande pas : potence pour un, comme le fait ce farceur de Reine dans la *Mascotte*, il commande des potences pour beaucoup, ce qui ne doit pas peu contribuer à faire naître l'amour de l'Angleterre dans les cœurs des citoyens de la verte Erin.

En Egypte, la principale occupation des troupes anglaises consiste à assister à la pendaison d'un tas d'égyptiens.

D'où je conclus, avec la permission du bon sens et des autorités londonniennes que le gouvernement anglais est surtout libéral en fait de cordes.

COGNE-MOU.

COURONNÉ



Quand je dis couronné c'est bien pour le plaisir de dire quelque chose, car et comme il s'agit de l'empereur de toute les Russies, vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a rien de fait.

Aujourd'hui encore, la question est de savoir si Sa Majesté Alexandre IV sera ou non consacrée à Moscou. C'est plus grave qu'on ne pense généralement.

Pour les Russes, un empereur qui n'est pas couronné au Kremlin, ce n'est pas un empereur, et depuis l'avènement du susdit Alexandre IV, il m'a l'air d'occuper l'emploi provisoirement, tout à fait provisoirement.

Je sais bien que vous me répondrez à cela qu'il touche les appointements, mais quoi que pense Basile de l'argent qui reste à Bartholo, ce n'est toujours pas cela qui est ça.

En fait de trône, rien ne va, si l'on n'a pas toutes les herbes de la Saint-Jean ; et l'on paraît craindre à Saint-Petersbourg qu'il ne se trouve de la dynamite dans les herbes.

Après ça je m'en fiche pas mal ! Et vous ?

CAQUE-NANO.

BON VOYAGE



Messieurs les princes, je vous supplie de ne pas vous gêner pour moi. Ce sera m'être excessivement agréable que de me compter pour rien et même mieux.

Comment, M. Robert le fort d'Orléans, — ce qui ressemble un tantinet au Rempart de la Loire de Rossignol-Rollin, de blagueuse mémoire, — vous voulez aller flâner aux Indes et vous trouvez qu'ainsi que défunt Louis XIV, il est fâcheux que votre grandeur vous attache au rivage. Eh bien, mille nom d'un diable, vous avez joliment tort, et je vous déclare que si j'étais à votre place, je prendrai le large en me souciant très peu de ma grandeur.

MADELON, pleurant toujours. — C'est toujours bien malheureux pour la famille.

GUIGNOL. — Mais sacré non d'un rat, console-toi donc. Ça me fend le cœur de te voir pleurnicher comme tu le fais depuis quarante-huit heures.

GNAFRON. — Assez blagué, faut se faire une raison. Voyons, causons peu, mais causons bien ; qui diable t'a mis dans l'esprit, ma pauvre Madelon, que ces messieurs sont dans la débine.

GUIGNOL. — Oui, eux qui ont des millions de milliasses.

MADELON. — C'est pas vrai !

GNAFRON. — Comment c'est pas vrai !

MADELON. — Non ! Je l'ai lu dans les journaux. Tous les princes d'Orléans ont donné leur fortune à la France et aux pauvres, hi, hi, hi !

GUIGNOL. — C'est la même chose.

MADELON. — Monseigneur le duc de Chartres, s'est sacrifié pour les officiers de son régiment : il a payé leurs dettes deux fois.

GNAFRON. — Ça prouve qu'ils avaient, eux, des dettes, et lui de l'argent.

MADELON. — Voilà un bon cœur. Et il donnait ses appointements à ses soldats, pour mettre du beurre dans les haricots, le brave colonel qu'il est.

GUIGNOL. — D'abord, les militaires ne mangent plus de haricots que dans le civil. On dit que dans le temps, autrefois, les jours de haricots présentaient beaucoup d'inconvénients de les casernes.

FEUILLETON

Pleures donc pas!

La scène se passe chez Guignol

GNAFRON. — Eh ben, voyons, qu'est-ce qu'il y a : Tu m'envoies chercher par Cogne-Mou, on aurait dit que le feu était à ton pucier.

GUIGNOL. — Ah, mon pauvre vieux, tu ne peux pas te faire une idée proximative de ce qui se passe ici depuis deux jours.

GNAFRON. — De quoi qu'il s'agit ?

GUIGNOL. — La Madelon ne décède pas de pleurer. C'est plus une femme, c'est une borne-fontaine.

GNAFRON. — Tu te plains de ça quand il y a chaque jour des gens qui demandent des bornes-fontaines pour leur quartier qui ne peuvent pas en obtenir.

GUIGNOL. — Je ne veux pas dire de mal de l'eau municipale, en tous cas, elle a sur celle qui coule dans mon taudis, l'avantage de couler dehors.

GNAFRON. — Et où donc ça qu'elle est, la Madelon ?

GUIGNOL. — Elle est là, dans le coin. Si tu crois que c'est amusant d'avoir une moitié commé celle-là, tu te fourres joliment les doigts dans la melasse.

Où, mais voilà, s'il allait surgir des événements durant votre absence !! C'est ça qui serait embêtant de n'être pas là pour pêcher en eau trouble, suivant les habitudes de votre excellente et bien roublarde famille.

Assurément je puis me tromper, mais je crois bien être dans le vrai en disant que si vous voyagez, vous n'irez pas si loin que ça.

La prudence n'est pas une vertu, mais c'est une grande qualité, et c'est prudent.

Vous allez d'abord à Cannes, disent vos peu nombreux amis; je le veux croire, mais je parierais bien que ce ne sera pas pour longtemps; Paris a tant de charmes !

Voyez le grand Plon-Plon, il ne va pas si loin que vous, et je comprends bien qu'avant qu'il soit huit jours, il profitera de ce que l'on a été assez indulgent pour ne pas vous expulser tous, les prétendants, pour revenir rôder au bois de Boulogne, quitte à vous y rencontrer.

Je donnerais volontiers deux sous pour voir la figure que vous feriez tous les deux en vous trouvant bec à bec.

Ce serait drôle, mais pas dangereux.

COGNE-DRU.

VIEUX CLICHÉ



Nous donnons ici pour l'édification de nos lecteurs, un spécimen du républicanisme de la famille Granier de Cassagnac.

« Electeurs, de France les rois s'en vont ! partout en Europe, depuis Lisbonne et l'Escorial jusqu'au Danube et la Néva, les rois qui ont des cousins, des successions de peuples, des trônes réversibles par mâle ou femelle, tous ces rois là s'en vont. L'ampoule de Reims, est desséchée ; les oiseaux qu'on lâchait aux sacres, ont éteint les cierges en brillant leurs ailes. Electeurs de France, avec les rois déchus doivent disparaître aussi les formes qu'ils avaient données aux idées politiques.... Haro ! désormais, haro sans pitié sur tout ce qui exploite ces directions générales, préfectures et parquets, les pénibles sueurs des peuples. Envoyez pour représenter la France ceux qui la connaissent réellement, ceux qui ont leur part à ses fléaux de grêle, de stagnation commerciale et de découragement universel. Ne confiez votre mandat qu'ayant une explication formelle, écrite, signée, revêtue enfin de tous les caractères d'un contrat synallagmatique. Quand on vous dira que vous rabaissez, en agissant ainsi, le caractère de leur mission politique, tenez pour sûr qu'un pareil langage est le fruit de l'orgueil, on cache quelque arrière-pensée, etc. »

Cette adresse aux électeurs de France, émanant de M. Granier père, est-elle assez radicale ? peut-on flétrir plus énergiquement les rois, les princes, les fonctionnaires, qui vivent de la pénible sueur du peuple ? Peut-on réclamer plus énergiquement le mandat impératif ?

Cependant cet homme qui stigmatise les rois et les superstitions religieuses est devenu tout à coup un sectaire des plus ardents de l'impérialisme, un des défenseurs les plus acharnés de ceux qui exploitent les directions générales, etc.

D'après le père, jugeons le fils, lui aussi un défenseur des plus ardents et des plus insolents des principes extravagants, tant attaqués par son père en 1848.

Son passé, presque tous le connaissent. Il est peu édifiant. Je ne parlerai pas de ses duels, soit avec Rochefort,

soit avec Lissagaray, son cousin, soit avec d'autres. Seulement, il a refusé de se battre avec Lullier, avec Gailard père qui lui proposait de se battre au pistolet, à bout portant avec une seule arme chargée. M. Paul de Cassagnac a toujours refusé les duels dans lesquels son adresse à l'escrime aurait pu être annulée.

Secrétaire de son père, qui avait été chargé d'une mission agricole dans le midi, il publia une relation édifiante de cette tournée. On y lit le passage suivant : « Dans la bonne ville d'Auch, se trouve un personnage que je ne nommerai pas, quoiqu'il ait une certaine parenté avec un des Sept Sages de la Grèce. (C'était un M. Solon, magistrat respecté). Le personnage ayant commis, une insolence vis-à-vis de votre serviteur, je lui ai interdit, sous peines sévères, le séjour de sa ville natale, pendant tout le temps que je daignerais y rester. Inutile de vous dire qu'il a obtempéré à mon désir avec une prudence parfaite et digne de son homonyme le sage de la Grèce. »

Ainsi voyageaient les proconsuls impériaux, certains de l'impunité, quoiqu'ils puissent faire. C'était alors le bon temps, si amèrement regretté depuis.

JÉRÔME ROQUET.

LE THÉÂTRE DE L'AVENIR

OU LE

Rêve somnambulo-prophétique de Joseph Prudhomme



J'avais bien diné ce soir-là, aussi je m'empressais d'ingurgiter un verre à liqueur de l'élixir carminativo-digestif de Roublardin. Comme vous pouvez penser, la digestion se fit dans les meilleures conditions possibles, c'est que, voyez-vous, j'ai beaucoup de confiance dans les produits patronnés par la réclame.

Avant de me coucher, j'avalais une cuillerée à bouche de sirop soporifico-sédatif du commandeur Carrotino; ensuite, je quittais mon caleçon anti-rhumatismal de ouate de pin du nord.

Coiffé d'un casque à mèche anti-névralgique, ma silhouette se dessinant sur le mur ne rappelait pas trop mal l'image majestueuse du roi Louis-Philippe, de pyriforme mémoire (que la République persécute aujourd'hui dans ses descendants).

J'étais arrivé à ce moment critique où l'homme se dépouille des artificieux oripeaux de la civilisation, pour revenir au costume primitif d'un habitant de la nouvelle Polynésie.

Je me glissai frileux dans mon lit solitaire, appuyant mon vaste chef sur un oreiller hygiénique, archange tutélaire d'un sommeil calme comme ma conscience de bonnetier, et je m'endormis sur la quatrième page d'un journal émaillé d'annonces aux plus brillantes promesses.

O prodige ! était-ce le résultat de ces mirifiques réclames ? Non, mon rêve se produisait sous l'influence de mes savantes réflexions sur l'humanité.

Je me retrouvais dans la vaste salle du Grand-Théâtre. C'était toujours la même foule, les mêmes marchands de programme psalmodiant à temps égaux : Bié-oran-lim'nade !

MADELON. — Tiens, Guignol, tais-toi. Tu n'es qu'un sans-cœur : tu insultes l'armée, hi, hi, hi !

GNAFRON. — Madelon, ma fille, tu as été mordue, c'est sûr.

MADELON. — Mais puisque je vous dis que non. Je n'ai fait que lire le *Salut public* deux fois.

GUIGNOL. — Ça revient au même.

GNAFRON. — Vois-tu, Madelon, faut pas jeter ainsi que tu le fais ta douleur aux moineaux. Les princes sont riches partout, et à eux seuls les princes d'Orléans sont plus riches que tous les autres ensemble.

MADELON. — Je vous dis qu'ils sont dans la débène.

GNAFRON. — Mais, grosse bugne, quand ils étaient à l'étranger, du temps des badingueusards, ils vivaient bien de leurs rentes. Depuis, on leur a rendu tous leurs biens et quarante millions en plus. C'est donc rien.

MADELON. — Laissez-moi donc tranquille ; le journal dit que les républicains ont tout pris.

GUIGNOL. — Ah ! par exemple, c'est trop fort. Je vas finir par devenir enragé.

GNAFRON. — Le fait est que ça devient raide. Enfin, tout ça ne m'explique pas bien pourquoi tu chignes depuis deux jours.

MADELON. — Je pleure parce que le *Salut public* dit que toutes les âmes sensibles sont dans la douleur et dans les larmes.

GUIGNOL. — Eh ben, qu'est-ce que cela peut te faire ?

MADELON. — Comment, ce que cela peut me faire ? Je ne suis donc pas une âme sensible.

GNAFRON. — Trop ! à ce que je vois.

MADELON. — Si vous croyez que c'est fait pour pousser à la joie, de voir le malheur qui tombe sur la tête de ce pauvre M. Robert Le Fort.

GUIGNOL. — Oh ! Le fort !

MADELON. — Oui, Le Fort. Qu'est-ce que tu as à dire à cela ?

GNAFRON. — Pas si fort que Faouët, toujours

GUIGNOL. — Et dire que tout l'ennui que j'ai dans ma piaule vient de ce que ces farceurs de princes veulent regimber sur le trône à leur papa. C'est tout de même encoqueluchant.

GNAFRON. — Il faut que tout ça finisse. Madelon, mon enfant, rassure-toi, les pauvres jolis messieurs dont les ennuis te font verser toutes les larmes de ton corps, sont les plus toqués du monde entier et même plus loin.

MADELON. — Alors pourquoi qu'on leur fait de la peine.

GUIGNOL. — Parce qu'ils voulaient en faire à la République.

MADELON. — Ils sont bien trop honnêtes pour cela.

GNAFRON. — Dis donc pas de bêtises, ça ne sert à rien. Après tout, voyons, que diable. En quoi la chose peut bien t'intéresser.

MADELON. — Je ne sais pas.

GUIGNOL. — Mais, petite malheureuse, si tu ne sais pas pourquoi tu pleures, faut pas pleurer.

mais en face de moi, immense, gigantesque, majestueuse, une toile-affiche, étalait hardiment sa surface garnie d'annonces revêtues des couleurs les plus variées.

Plus de rides ! disait l'affiche rose ; Corset hygiénique ! chantait l'affiche bleu ; Plus de têtes chauves ! psalmodiait l'affiche blanche ; Rasoir mécanique ! grinçait l'affiche écarlate ; plus de cheveux blancs, teinture en toutes nuances ! glapissait une affiche bigarrée.

Je n'avais pas assez d'yeux pour tout voir, et le temps avait passé si vite que la toile se leva démasquant la scène où d'autres surprises m'attendaient.

Ici l'orchestre jouait une suave symphonie, empreinte d'une ineffable mélancolie. Je me sentais emporté dans les rafales d'un rêve à travers les nuages d'un monde inconnu, aux lyres d'or, et des éternelles mélodies.

Bientôt au milieu des préludes, voilés et puissants, des harpes, un ténor paraît, c'est Raoul dans les *Huguenots*. Il s'avance sur le bord de la scène, calme, majestueux, il a reconnu Valentine :

RAOUL DE NANCIS (d'une voix retentissante) :

Plus de cors aux pieds !!!

VALENTINE (ferme et froide) :

Plus de taches de rousseurs !!!

RAOUL.

Ni durillons, ni œils de perdrix.

VALENTINE (vivement) :

Ni boutons, ni rougeurs...

ENSEMBLE.

Pommade Kalmouque !

Vinaigre du Liban !

MARCEL (d'une voix basse et profonde) :

Seuls et uniques dépôts, rue de la République.

En ce moment l'orchestre éclate.

La clarinette stridente s'élève à des hauteurs prodigieuses, le fifre pousse des cris aigus, les détonations de la mousqueterie se mêlent aux grandes voix des cuivres gigantesques.

Bientôt l'effrayante orchestration diminue d'intensité ; Raoul et Valentine se rapprochent dans un trémolo passionné.

VALENTINE (avec exaltation) :

Envoi franco de la brochure.

RAOUL (la regardant avec admiration) :

Expédition contre timbre-poste.

MARCEL (d'une voix vibrante) :

Et par colis postal.

TRIO

Franc de port et d'emballage, contre timbre-poste. Plus de cors aux pieds ! plus de tache de rousseurs !

En ce moment les meurtriers, les casques ornés de réclames variés, paraissent à l'entrée du carrefour, se jettent sur eux les séparent et les entraînent, et aussitôt du même côté quelques coups de feu se font entendre.

(La toile tombe).

PIQUE-BISE.

UN PEU DE TOUT

Un artiste peintre de notre ville était devenu éperdument amoureux de son modèle, belle jeune fille d'origine italienne.

Cette dernière devint sa maîtresse, mais jalouse à l'excès, elle se crut trompée par son amant.

MADELON. — Si ! je veux pleurer. Le *Salut Public* dit que les honnêtes gens sont consternés, et il y a assez longtemps que je suis avec un tas de pillandres comme vous autres, je veux être maintenant de la bonne société.

GUIGNOL. — Eh bien, c'est du propre.

GNAFRON. — Mais, bête que tu es, comprend donc que dans la belle société on n'est pas si désolé que tu le crois.

MADELON. — Comment ?

GNAFRON. — Certainement, tous ces gens-là ne pleurent jamais. Ces machines-là ne se font pas, on ne pleure que dans les journaux bien pensants.

MADELON. — Alors ce sont les journalistes qui y vont de leur larme.

GUIGNOL. — Rassure-toi, Madelon, ne t'apitoie pas sur le sort des journalistes, ce sont des bons garçons qui ne pleurent qu'en riant.

GNAFRON. — Ainsi, c'est fini. Tu as encore le cœur un peu gros, mais le calme revient.

MADELON. — Mon petit Guignol, je t'ai donc fait bien de la peine ?

GUIGNOL. — N'y pensons plus. Occupons-nous de nos mières, les vraies, celles du peuple et laissons les princes à leurs millions.

GNAFRON. — Et s'ils conspirent on tapera dessus.

GNAFRON.

PAROLES ET MUSIQUE

Un jour, aveuglée par la fureur, elle avait traitreusement cachée dans les plis d'une cravate deux lames de rasoir aiguës par la haine et la vengeance.

Le malheureux artiste s'habillait à la hâte, avait fatalement serré le nœud et... la tête avait été séparée du tronc.

Un homme de l'art mandé en toute hâte n'a pu, malgré tous ses efforts, rappeler la victime à la vie.

* *

Une femme voulant se débarrasser de son mari, vient d'employer un moyen d'autant plus dangereux qu'il a paru inoffensif jusqu'à ce jour.

Elle a lu d'une seule traite 75 pages d'un roman de Xavier de Montépin, à son mari; le malheureux éprouvait déjà tous les symptômes d'un complet anéantissement, lorsque la coupable a été arrêtée dans la perpétration de son crime par l'arrivée de deux voisines.

Ces dernières, frappées de l'état de prostration de la victime, ont pu la ranimer à la vie grâce à la lecture de 100 vers de l'Année terrible.

* *

La semaine dernière, un honnête artisan a trouvé rue de la Bourse un portefeuille contenant 25,000 francs en billet de banque.

Il se met en quête du propriétaire et lui rend son portefeuille. Le propriétaire obéissant à un mouvement spontané de générosité irrésistible en pareil cas, remet au brave ouvrier, une récompense de 20 sous 1.

Rentré chez lui, le possesseur des 25,000 fr. vient de s'apercevoir qu'il s'est trompé et qu'à la lueur douteuse d'un bec de gaz il a donné à l'artisan un franc, croyant lui donner 5 centimes.

Si la personne qui a profité de cette méprise conserve encore quelques sentiments de probité; nous l'engageons à rapporter à nos bureaux les dix-neuf sous donnés en trop, d'où ils seront envoyés franco à leur malheureux propriétaire.

* *

Un savant inventeur, après de laborieuses études, vient de découvrir le moyen de transformer les vieux chapeaux et les souliers hors d'usage (même ceux de garde-champêtre) en substances alimentaires des plus azotées. Il offre généreusement de partager les bénéfices de l'exploitation avec un capitaliste qui lui remettrait 15 à 20,000 francs.

Ecrire aux initiales D. K. V., poste restante à Lyon.

Rien des agences.

CHAMPAVERT.

Au moment où paraît l'Ancien Guignol, la municipalité est occupée à faire choix d'un directeur pour les théâtres municipaux.

Quand je dis le choix, c'est au figuré, car il paraît que l'administration peut dire comme l'abbé Vertot: mon siège est fait.

Que l'on prenne celui-ci ou celui-là, je vous déclare que je m'en soucie autant que de la culotte du roi Dagobert, qui n'a pas laissé le souvenir d'un homme qui se préoccupait de savoir si les choses étaient à l'endroit ou à l'envers.

D'ailleurs, l'opinion de Guignol n'étant d'aucun poids dans la balance municipale, je ne veux absolument que soumettre quelques réflexions dont on se fichera pas mal, et quelques chiffres dont il ne faut pas se moquer à l'attention de mes lecteurs.

Tout d'abord, et en première ligne, veuillez je vous en prie tenir compte de ce que depuis un certain nombre d'années, la ville a pris à sa charge un certain chiffre de frais qui atteint des proportions énormes et qui allège considérablement les dépenses du directeur. Mais, passons, et prenons les choses dans l'état où elles sont aujourd'hui.

Cela simplifie beaucoup la discussion.

Le conseil municipal a voté une subvention ferme et en argent de 250,000 francs pour six mois d'exploitation du Grand-Théâtre avec l'opéra, l'opéra comique et le ballet.

De plus, le conseil consent à entrer pour 30,000 francs dans les frais que nécessitera la représentation d'œuvres anciennes ou nouvelles.

Enfin, le conseil abandonne gratuitement au directeur, le théâtre des Célestins, qui représente même pour des inhabiles, la jolie somme de 100,000 francs.

Subvention	250,000
Part de frais	30,000
Célestins	100,000

Total 380,000 fr.

Etil y a des malins, ou prétendus malins, qui reprochent à la ville de ne pas donner une subvention de 300,000 francs.

Je sais bien que, pour ma part, je vivrais bien heureux avec les rentes du surplus.

Passons à un autre genre de calcul, si vous le voulez bien.

Six mois d'exploitation sont l'équivalent de vingt-six semaines, à cinq représentations chacune, soit 130 représentations.

La subvention est de 380,000 francs, d'où il suit qu'avant

d'ouvrir les portes du Grand-Théâtre, M. le Directeur reçoit par chaque jour 2,923 francs.

Il me semble que voilà qui n'est pas trop mal et doit joliment faire ouvrir l'œil — et le bon — au public.

Je dois dire que j'ai entendu un membre du Conseil municipal, qui a de très vives sympathies pour l'un des candidats à la direction, ajouter qu'il ne faut pas compter les Célestins pour 100,000 francs. J'y consens et ne porte que pour moitié, soit 50,000 francs; la subvention ne serait donc plus que de 330,000 francs, par représentation, la somme assez rondelette de 2,530 francs.

Après ça, vous savez, si vous trouvez que ce n'est pas assez, vous auriez bigrement tort de vous gêner: dites-le.

Quant à moi, la chose me paraît immense, et si j'y vois la garantie d'un succès financier pour S. M. l'Impresario, je n'y trouve point les garanties certaines d'un succès de théâtre.

Voici pourquoi:

Je suppose que vous alliez au marché avec l'intention d'acheter un poisson comme on en voit peu, et même, ainsi que dit Tristapatte, comme on en voit pas, et que vous ayez empli vos poches de pièces d'or pour payer le phénomène. Vous arrivez, vous cherchez partout: vous trouvez bien des poissons comme on en voit peu, mais c'est tout. Alors que faites-vous? Et, parbleu! vous prenez l'ours de Lapinçole, ce qui étonne Sultan, mais ne le satisfait pas.

Or, le Sultan, ici, c'est le public, qui n'est pas si commode que ça et qui vous dit: où est le poisson comme on en voit pas, je l'ai payé, je le veux, il me le faut.

Vous voyez d'ici la situation. J'avoue qu'elle manque de grâce et d'agrément, je la trouve, pour ma part, d'autant plus difficile que je ne vois pas comment on en pourrait sortir heureusement.

Le chiffre insensé de la subvention donne le droit d'être excessivement difficile, les ressources que l'on trouve dans le monde lyrique ne permet guère d'espérer que les exigences légitimes puissent être satisfaites. On n'a point suffisamment songé à cela.

Je crains que l'exagération de la subvention ne tue le principe même de la subvention par l'impossibilité bien probable, pour le Directeur, d'en donner au public lyonnais pour l'argent.

Je suis assuré que les journaux de Paris qui ont annoncé que MM. Albert Dufour et Cie, sont les directeurs privilégiés se sont trompés, — jusqu'à ce soir, où ce qui n'était qu'une supposition deviendra une vérité.

CLAUQUE-POSSE.

Le Gérant: Mat. POMEROL.

Lyon. — Imp. PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

BIBLIOGRAPHIE

La **Librairie Française**, 13, rue Malesherbes, à Lyon, si connue par sa publication avec primes de *La France illustrée* de MALTE-BRUN, vient de commencer une nouvelle collection que nous croyons appelée à un grand succès.

Sous le titre de *Veillées lyonnaises*, cette Librairie met en vente un choix de romans nouveaux de nos meilleurs auteurs contemporains: *Alexis Bouvier, Constant Guérault, Emile Richebourg, Paul Saunière*, etc., etc.

Il paraît régulièrement un fascicule de 40 pages tous les quinze jours. Chaque série est accompagnée d'un bon de prime, qui donne droit, sur présentation de 25 bons, à un magnifique tableau oléographique, mesurant 75 cent. sur 55 cent., baguette or, monté sur toile, d'une valeur de 25 fr. au minimum. Cestableaux sont remis aux abonnés moyennant 3 fr. seulement, port et emballage à la charge du client. Tout abonné peut aussi demander la grande carte de France de Malte-Brun, sur toile et vernie, avec baguettes, moyennant six francs, au lieu de quinze francs, prix de vente chez les libraires. Envoi franco des deux premières séries contre 1 fr. 50 en timbres-poste.

S'adresser à la **Librairie Française**, 13, rue Malesherbes, à Lyon, ou à MM. les correspondants de la **Librairie française**.

PASTILLES DU D^r SOLENNE

Au thymate de soude cristallisé

D^r SOLENN'S CELEBRATED LOZENGES

Spécifique infailible pour la guérison immédiate des affections de la bouche, de la gorge et du larynx, telles que: aphtes, aphonie, laryngite, amygdalite, gingivite, croup, scorbut, salivation, derangement des gencives, angine, esquinancie. Précieux surtout pour chanteurs, orateurs, professeurs, avocats, fumeurs, etc.

Prepared and sold by Dr Solenne, London.

Prix de la Boîte: 3 fr.

EN VENTE: 5, rue Sainte-Catherine, 5

Pharmacie des Négociants, 45, rue de l'Hôtel-de-Ville, et principales pharmacies.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDATS-POSTE

MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{me} V^{ve} YVERNAT

Rue du Viel-Remversé, 3, Lyon

Angle de la rue du Doyenné, quartier St-Georges.

Vaccin et tient des Pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion. — Connaît l'allemand. — Place les enfants.

Le docteur Choffé offre gratuitement à nos lecteurs son *Traité de Médecine pratique* (8^e édition). Il y expose sa méthode consacrée par 10 années de succès dans les hôpitaux, pour la guérison de toutes les maladies chroniques (hernies, hémorroïdes, goutte, phthisie, asthme, cancer, obésité, maladies de vessie, de matrice, de l'estomac, du cœur, de la peau, etc.). Ecrire quai Saint-Michel, 27, Paris.

Souvenez-vous en

Nous rappelons à ceux de nos lecteurs qui habitent loin d'une ville qui veulent se procurer les *Pilules Suisses*, si justement célèbres comme purifiant le sang, et efficaces dans la plupart des maladies chroniques, qu'il suffit d'adresser 1 fr. 50, en mandat ou timbres, à M. Hertzog, pharmacien, 28, rue de Grammont, à Paris, ils recevront ce précieux remède par retour du courrier.

Comme tous les succès, celui qu'a obtenu, à Lyon, le lait livré par la Société des laiteries du Rhône dans ses vases clos et scellés, a donné naissance à de nombreuses fraudes contre lesquelles le directeur général de la Société tient à prévenir le public.

Certains industriels, après avoir vidé les vases de la Société, les remplissent de lait de qualité inférieure qu'ils vendent ensuite aux consommateurs à un prix élevé comme provenant de la Société des Laiteries du Rhône; d'autres encore moins scrupuleux remplissent les vases de mauvais lait qu'ils vendent à des prix inférieurs dans le but de nuire à la Société, en faisant croire que ce lait est livré par les Laiteries du Rhône.

Afin de mettre un terme à ces fraudes, la Direction des Laiteries informe les consommateurs de bon lait, clients de la Société, de considérer, à partir d'aujourd'hui, comme provenant d'origine frauduleuse, tout lait contenu dans des vases de la Société qui ne réuniront pas les conditions suivantes:

1^o La ferrure du vase doit être frappée à côté de la charnière, d'un timbre rond portant les mots LAITERIES DU RHONE;

2^o Le vase doit être scellé au moyen d'un fil de plomb dont les deux extrémités superposées l'une sur l'autre sont appliquées et portent l'emprunte des lettres L R d'un côté en creux et de l'autre côté en relief;

Le directeur général de la Société a l'honneur de prier tous ceux qui seraient encore victimes de ces fraudes, de vouloir bien lui signaler les dépôts qui les continueraient, par un simple mot déposé dans l'une des boîtes de la Société dont nous indiquons ci-après les adresses:

Les Boîtes de la Société des LAITERIES DU RHONE sont placées:

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 60. — Rue d'Algérie, 18. — Rue du Plat, 2. — Rue Bourbon, 58. — Avenue de Saxe, 135. — Cours Morand, 9. — Cours de Brosses, 18. — Boulevard de la Croix-Rousse, 161. — Rue St-Jean, 70.

A vendre à l'amiable

GRAND VIGNOBLE dans la Gironde, crû 1^{er} bourgeois, à 6 kilomètres du boulevard de Bordeaux, avec habitations confortables et vastes dépendances, bois, terre et prairies, dans les graves sablonneuses et indennes du Bordelais, et réfractaires du phylloxéra pour le moins autant que le sable d'Aigues-Mortes, d'un revenu net actuellement de 30,000 fr., dans 3 ans de 50,000 fr. et dans 10 ans de 100,000 fr.

Contenance garantie, plus de 200 hectares en un seul tenement, bon site, air sain, le plus doux climat de la Gironde, pays de chasse.

Prix: 600,000 fr. avec facilités de paiement.

Aux agences forte commission, en cas de vente par leur intermédiaire.

S'adresser à M. BLANC, propriétaire, à Brown-Léognan (Gironde).

LE PROGRÈS AGRICOLE

ORGANE EXCLUSIVEMENT AGRICOLE

Agriculture — Viticulture — Horticulture et Economie rurale

Paraissant tous les Dimanches

Abonnement: 6 francs par an

Adresser tout ce qui concerne les Abonnements, la Rédaction et les Annonces, à M. le Directeur du Progrès Agricole, à Villefranche (Rhône).

Abonnements d'essai pendant un mois: 50 c. en timbres-poste.



Sirop Codéine Zed

Le Sirop du Dr Zed est un calmant précieux pour les Enfants dans les cas de Coqueluche, Insomnies, etc.; contre la Toux nerveuse des Phthisiques, Affections des Bronches, Catarrhes, Rhumes, etc.

PARIS, 22 & 19, rue Drouot, et Ph^{ie}.

A LOUER DE SUITE

Rue de Chartres, 137,

VASTES LOCAUX pour entrepôts, magasins et appartements divers. S'adresser au concierge et pour traiter, à M. Mollière, régisseur, rue Hippolyte-Flandrin, 14, de 10 heures à midi.

TOILE SOUVERAINE

JULIE GIRARDOT

40 ans de Succès

CONTRE LES DOULEURS

PLAIES ET BLESSURES

Exiger sur la toile le timbre portant le nom de JULIE GIRARDOT.

Fabrique, avenue du Doyenné, 5, au 1^{er} (gros et détail). Dépôts à Lyon: Pharmacie du Serpent, rue Lanterne, 32, et la pharmacie cours Morand, 40. — Prix: 6 fr. le mètre. — Envoi contre mandat-poste au nom de Julie GIRARDOT. — Se méfier des contrefaçons.

UNE INSTITUTRICE

italienne, munie de son brevet, désire une place auprès de quelque famille pour enseigner l'italien, ou bien donnerait des leçons particulières. S'adresser à l'agence Fournier, 14, rue Confort.

EN VENTE

A l'Agence générale de publicité V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14, à Lyon

ET A SES SUCCURSALES

SAINT-ETIENNE, rue Sainte-Catherine, 6
GRENOBLE, passage Teyssière.

BILLETS DE LOTERIE

DU

PALAIS DES BEAUX-ARTS

VILLE DE LILLE

5,000,000 de Billets
600,000 francs de Lots

GROS LOT

200,000 francs

1 Lot de	100,000 fr.
2 Lots de	50,000 »
4 Lots de	25,000 »
5 Lots de	10,000 »
25 Lots de	5,000 »
50 Lots de	500 »

Prix du Billet: 1 fr.

Pour des demandes de 1 jusqu'à 3 billets le prix est de 1 fr. 25 l'un (envoi franco). Au-dessus de ce nombre, 1 fr. le billet, port en sus, soit: 30 c. jusqu'à 6 billets; 45 c. jusqu'à 9; 60 c. jusqu'à 12, etc.

TIRAGE PROCHAINEMENT

Remise importante sur la vente en gros



A LOUER DE SUITE

Boulevard des Brotteaux, 66, et rue Robert

VASTES REZ-DE-CHAUSSEES

et Sous-Sol

A disposer au gré du preneur, et divers appartements. S'adresser au concierge, et pour traiter à MM. Girodon et Venet, régisseurs, rue de l'Hôtel-de-Ville, 80, de 2 à 5 heures.